**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Band:** 14 (1881)

**Artikel:** Étude sur les données morales de Herbert Spencer

**Autor:** Mc Cosh, James

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-379276

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 06.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# ÉTUDE SUR LES DONNÉES MORALES

DE

# HERBERT SPENCER[1]

---

Herbert Spencer est un homme d'un profond sérieux, et qui par cela même commande le respect. Sa vie a un but, et il ne vit que pour lui. Pour l'atteindre il a abandonné les travaux et les revenus de sa profession (il était ingénieur), et aussi pour bien des années tout espoir de renommée et de popularité. Pendant trente ans au moins un vaste système de physique spéculative, fondé sur les récentes découvertes de la biologie, a mûri dans sa tête, et il se sent tenu de le développer, de le mettre au jour, quel que soit l'accueil qu'il rencontre autour de lui, et même en dépit de tous les obstacles. Il est dans une grande mesure l'auteur de la théorie du développement, et c'est lui certainement qui l'a systématisée ; il en est l'incarnation, la personnification, l'expression même, et il la développe dans la confiance qu'elle l'emportera, grâce à sa supériorité, et qu'elle demeurera toute-puissante jusqu'à ce qu'elle ait mis tout ce qui l'entoure d'accord avec elle-même. Il doit y avoir environ quarante ans qu'il commença sa carrière littéraire en publiant des articles de revue, principalement dans les journaux dissidents de la Grande-Bretagne, tels que le *Non Conformist* et le *British Quarterly*, qui de bonne heure découvrirent ses talents, et depuis 1850 il a réduit ses vues en système dans une série de volumes soignés, au nombre total de dix. Sept d'entre eux ont été publiés en entier, les autres partiellement.

[1] Tiré de la *Princeton Review*.

Toutes ses spéculations passées ont eu pour but de trouver « une base scientifique pour les principes du bien et du mal. » Malheureusement il est obligé d'avouer que la santé peut être définitivement compromise, lors même que la vie ne prend pas fin ; et conséquemment il devance le tour marqué par son plan et publie l'ouvrage que voici : *Données morales*, au lieu de ceux qui auraient dû le précéder logiquement. Par ce moyen, fût-il réduit à l'inaction, le monde saura quel a été de tout temps son but et quel devait être le couronnement de tous ses travaux préparatoires. Je suis heureux d'apprendre que les dernières nouvelles de sa santé sont meilleures et nous encouragent à espérer qu'il vivra pour achever son édifice. Nous serons mieux placés pour le juger lorsqu'il se présentera complet à nous.

Spencer nous donne aujourd'hui les bases de sa morale. Bacon a montré qu'on doit éprouver (mais non apprécier) la science par ses fruits, et les peuples de langue anglaise sont fortement enclins à demander au sujet de toute théorie nouvelle quelle est sa tendance morale. Locke faisait venir toutes nos idées de la sensation et de la réflexion, et c'est au point de vue moral que sa théorie fut d'abord trouvée en défaut, le petit-fils de son protecteur, lord Shaftesbury, ayant montré qu'on ne pouvait faire provenir notre idée du bien moral de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Actuellement bien des personnes disposées à accepter la théorie du développement de Spencer, qui contient, aussi bien que la théorie de Locke sur l'origine des idées, beaucoup de vrai, sont désireuses de savoir à quelle morale elle aboutit. Les hommes qui pensent comprennent que si la théorie du développement ne peut satisfaire aux exigences de la morale, qui sont tout aussi sérieuses et certaines que celles de l'hérédité ou de toute autre loi physiologique, les évolutionnistes devront modifier leur théorie et accorder que si l'évolution peut faire beaucoup elle ne peut pas tout faire, et laisse à des lois différentes, je dirai même supérieures, le soin d'expliquer bien des faits importants.

Notre auteur sait parfaitement qu'une période de transition, dans laquelle on passe d'une ancienne à une nouvelle foi, pré-

sente de grands dangers. « Il peut, dit-il, difficilement arriver quelque chose de plus désastreux que la ruine et la chute d'un système régulateur reconnu insuffisant, lorsqu'un autre et meilleur système n'a pas encore paru pour le remplacer. » Il admet et affirme, sans en donner aucune preuve, que « les injonctions morales perdent de l'autorité qu'on leur accordait en raison de leur origine supposée sacrée. » Cela est certainement vrai de l'école dont M. Spencer est la tête, du corps de ses associés à Londres, et de ceux qui partagent leurs vues dans diverses contrées. Mais je me permets de douter que cela soit vrai des hommes en général, même des hommes instruits, ou en particulier des Américains; ceux-ci ont, je le crois, une foi aussi ferme que jamais dans une moralité inspirée par un pouvoir intérieur, sanctionnée par un pouvoir divin, et ne semblent pas vouloir s'en départir de sitôt. Cependant si les hommes d'âge ont des convictions solides et des habitudes toutes formées, il n'en est pas moins vrai que les jeunes gens de nos collèges et surtout de nos écoles scientifiques qui lisent exclusivement des livres et revues évolutionnistes, et entendent dire que tout procède de l'évolution sans avoir nul besoin d'un Dieu-Providence, courent le danger de rejeter avec la religion la moralité, qui lui est si intimement unie. M. Spencer, en confinant la religion dans une région inconnue et inconnaissable, sans attrait pour personne, les aide à s'en défaire; mais il ne veut pas qu'ils se passent de moralité. Il ne voudrait pas les voir trop tôt abandonner leur religion; mais si toute religion positive, c'est-à-dire qui admet un Dieu, est fausse, comme il le leur dit, des jeunes gens intelligents ne peuvent y croire et doivent, par une nécessité de leur nature, s'en défaire coûte que coûte. M. Spencer est positivement alarmé à la pensée de cette période de transition dans laquelle ce qui est ancien a perdu son autorité, sans qu'il y ait personne pour prendre la place du roi déposé. Aussi a-t-il hâte, avant d'être mis hors d'état de travailler, de donner à la moralité une base nouvelle et scientifique, et cela indépendamment de toute idée de Dieu ou d'une loi intérieure. Je vais maintenant examiner ce nouveau système de morale; je le ferai, je l'espère, avec bonne foi

et impartialité, en me basant d'abord sur les témoignages évidents avancés en sa faveur, quitte à revenir plus tard sur la tendance qu'on lui suppose.

Il y a maintenant bien des années, et c'était à un moment où Spencer n'était pas apprécié comme il l'est aujourd'hui, j'eus l'occasion de porter sur lui le jugement que voici (*Des intuitions de l'esprit*, 3e partie, T. i. § 8) : « Ses généralisations hardies sont toujours instructives, et quelques-unes d'entre elles peuvent en fin de compte être reconnues comme les lois les plus profondes de l'univers à nous connu. » Je m'aperçois que les éditeurs américains de ses œuvres se sont servis dans leurs annonces de ce témoignage, et je n'ai point d'objection à ce qu'ils continuent à agir ainsi ; mais il convient d'établir que je représentais M. Spencer comme un titan guerroyant contre les dieux qui règnent sur l'Olympe, et cherchant à atteindre le sommet sacré, non à pas lents et progressifs, mais en entassant le Pélion sur le Pinde. Son système scientifique et philosophique est un vaste édifice qui a de son propre aveu, et en réalité, de larges, sinon de profondes assises dans les sciences naturelles, surtout la biologie, et qui trône jusque dans la jurisprudence et la morale. C'est là son mérite, c'est là son défaut.

Sa méthode est déductive plutôt qu'inductive. Il part d'une hypothèse, celle du développement, qui contient beaucoup de vrai, mais qui peut-être présente quelques lacunes et demande à être délimitée de tous côtés. Ensuite il recueille des faits pour vérifier son hypothèse et les produit par ordre. Il examine enfin ces faits à l'aide des vieilles méthodes grecques, l'analyse et la synthèse, instruments fort tranchants et par cela même quelque peu dangereux. Il tient une grande partie de son ouvrage pour synthétique, la synthèse n'étant autre chose que des faits isolés, puis rapprochés, pressés et liés ensemble dans son esprit puissant. Sa méthode n'est pas précisément celle que prescrivait Bacon. Celui-ci nous recommande de ne pas devancer, mais de suivre la nature, de laisser les faits suggérer les lois (les axiomes, comme il les appelle), de ne pas manquer de noter les exceptions apparentes et de les accueillir comme Abraham accueillit les pèlerins étrangers qui,

à son insu, se trouvèrent être des anges. « Nous aurons, dit-il, bon espoir des sciences lorsque par une pente unie et régulière nous nous élèverons des faits particuliers aux moindres axiomes, de là aux axiomes secondaires, et enfin, montant toujours, jusqu'au premier de tous les axiomes. » Bacon remarque finement « qu'un boiteux sur le bon chemin gagnera de vitesse un coureur qui suit le mauvais, » et il ajoute ces paroles, qui pourraient parfois être appliquées à Spencer : « Il est de plus évident que celui qui n'est pas sur la bonne route déviera d'autant plus que plus grande sera sa rapidité et son adresse. » Avec l'impétuosité qui caractérise sa pensée, notre auteur n'est guère disposé à se soumettre à cette marche lente et sûre. Doué de grandes capacités spéculatives, il est homme à sauter de sommet en sommet sans même jeter les yeux sur les plaines ou les vallées au-dessous de lui, et dans lesquelles, après tout, doit se trouver la base commune à ces chaînes de montagnes élevées qu'il aime tant à parcourir. Nous aurons peut-être l'occasion d'appeler l'attention sur tel ou tel de ces faits secondaires qui frappent un observateur ordinaire, mais auxquels il n'a pas pris garde. Spencer sent qu'il a une aptitude spéciale pour interpréter les faits. Donnez-lui des faits et il les interprétera. D'autres cependant, sans nier les faits qu'il avance, se croiront autorisés à les interpréter différemment.

En ce moment Spencer occupe à peu de chose près, parmi les peuples de langue anglaise, la même position qu'occupait Hegel, il y a cinquante ans, parmi les peuples germaniques. Tous deux se distinguent par des capacités spéculatives de l'ordre le plus élevé. Tous deux voudraient embrasser la nature entière, esprit et matière, dans leurs gigantesques systèmes, aussi vastes et indéfinis que l'horizon ; tous deux sont tellement imbus de leurs grandes conceptions qu'ils ne sont nullement disposés à tenir compte des vues adoptées par d'autres ou des faits qui semblent incompatibles avec leurs généralisations. Tous deux, par le dogmatisme de leurs assertions, et la haute portée de leurs théories, qui paraissent expliquer ce dont on ne peut rendre compte autrement, ont exercé une puissante influence sur les jeunes gens résolus à avoir

l'explication de tous les problèmes. A d'autres égards ils diffèrent beaucoup. Hegel avait des philosophies de la Grèce ancienne et de l'Allemagne moderne une connaissance étendue, mais non détaillée; en revanche, lorsqu'il voulut critiquer les découvertes d'Isaac Newton, il ne fit que se rendre ridicule. Spencer, d'autre part, est bien au fait des récentes découvertes qui soumettent les organismes à l'empire de la loi, — plutôt cependant à titre d'amateur que comme un expérimentateur de profession, — mais il n'a pas, à ce qu'il me semble, étudié les opérations de l'esprit humain en tant que révélées à la conscience. C'est généralement sous forme d'image et à l'aide d'expressions empruntées au domaine de la matière et du mouvement qu'il saisit ces opérations et en rend compte. Le soleil de Hegel s'est maintenant couché sans laisser autre chose après lui que la lueur d'une grande réputation. Je crois que vous pourriez compter sur vos dix doigts des mains tous les hégéliens de la stricte observance qui sont en Allemagne, et sur ceux des pieds tous les hégéliens distingués en dehors de l'Allemagne, y compris ceux de Naples, Oxford, Glasgow et Saint-Louis. Quelques-uns ne se font pas scrupule d'appeler le maître un prétentieux et un charlatan. Le soleil de Spencer est maintenant à son zénith ; quant à savoir quel cas on fera de sa philosophie à la fin de ce siècle, c'est ce que je ne puis prendre sur moi de prédire. Son système embrasse un si grand nombre de faits établis qu'il ne peut manquer, je crois, de contenir beaucoup de choses qui subsisteront, et je suis d'avis que « ses généralisations hardies sont toujours instructives et que quelques-unes d'entre elles pourront être, en fin de compte, établies comme les lois les plus profondes de l'univers à nous connu. » Il est actuellement du devoir des hommes qui pensent d'examiner soigneusement l'édifice qu'il élève : tout en admirant ses murs massifs, ils pourront arriver à y découvrir des lézardes, indice d'une fondation sans solidité, ni stabilité.

Son éthique, il ne le cache pas, est une résultante de sa théorie du développement. Aussi sera-t-il nécessaire de commencer par donner un rapide aperçu de la question. Le mot

*développement* est devenu l'un des termes les plus universellement employés et les plus vagues de notre langue. On n'entend pas parler seulement du développement des plantes et des animaux, mais, ce qui est fort différent, du développement de mondes formés de la poussière des étoiles. A le prendre dans ces deux acceptions, le mot peut convenir, mais s'il s'applique à ces deux opérations à la fois, tout ce qu'il signifie c'est que les mondes en question et les êtres animés proviennent également de substances préexistantes. Les livres nous parlent maintenant du développement de la science, du développement de la littérature, du développement de l'art, du développement du trafic et du commerce. Bientôt, je pense, on parlera du développement du commerce de l'étain et du commerce de l'huile, et, je le suppose aussi, du développement de nos articles manufacturés, de nos temples, de nos vaisseaux, de nos maisons, de nos chemises, de nos chaussures et de nos jouets. Le sens du mot *évolution* n'est guère plus précis. L'élasticité de ces expressions pousse des esprits peu clairs à attribuer toutes sortes de choses à l'évolution et au développement. Mais la seule vérité générale impliquée par cette manière de parler, c'est qu'une chose procède d'une autre et que toutes choses procèdent de substances préexistantes ; et cela n'implique, au fond, que ce qui a été connu de tout temps : le règne universel de la causalité. Je disais dans un précédent numéro de cette revue : « Depuis que M. J.-S. Mill a montré qu'il y a toujours dans les causes deux agents, et surtout depuis la découverte de la conservation de la force, ou de sa *persistance*, comme dit Spencer, il est devenu nécessaire qu'un homme possédant à la fois des connaissances scientifiques et un esprit philosophique revoie soigneusement tout ce qui a trait à la causalité. Mais il n'est pas nécessaire actuellement de pénétrer plus avant dans cette intéressante question. » Ce que j'ai dit avait simplement pour but de montrer que beaucoup de personnes emploient facilement les mots de développement et de causalité sans en connaître exactement la portée.

A n'appliquer ces expressions qu'à la production des plantes et des animaux, il est clair que le développement ou l'évolution

n'est pas un agent, une propriété, ni une cause unique. Il implique la combinaison de nombre de forces mécaniques, chimiques, électriques, magnétiques, vitales comme on avait l'habitude de les appeler, cosmiques ainsi qu'on les appelle maintenant, la combinaison du panzoïsme de Spencer et des unités physiologiques de Darwin, en fait, de forces si nombreuses, si variées et si compliquées que, dans son état actuel, la science est incapable de les spécifier ou d'en déterminer la nature. Lorsque nous disons d'une plante ou d'un animal qu'il est développé, nous voulons dire qu'il résulte de la combinaison — une combinaison faite, je pense, et préparée d'avance — de forces qui ne peuvent pas encore être distinguées et présentées séparées à la vue. La grande affaire de la science, à l'époque où nous sommes parvenus, n'est pas de se contenter d'opérations vagues et générales, mais de déterminer la nature exacte des puissances impliquées dans l'hérédité et l'évolution des plantes et des animaux. Ce travail aidera à trouver la solution de cette question-ci : Quelles sont la puissance et les limites du développement? Personne n'a montré d'une manière plus claire et plus concluante que M. Spencer que la nature animée s'est élevée d'un état inférieur à un état supérieur. Mais ni lui ni aucun autre n'a été capable de dire par quelle cause cela s'est produit. Dire que cette cause est l'hérédité, ce n'est faire autre chose que d'éviter le problème; car, demandons-nous, quelle sont les causes en jeu dans l'hérédité qui améliorent les races, qui font que les rivières s'élèvent au-dessus de leurs sources?

La conception vulgaire du développement veut qu'on parte des atomes pour s'élever aux molécules, aux masses, aux plantes, aux animaux doués de sensibilité et de là à des êtres de plus en plus intelligents, pour arriver enfin, comme on le suppose maintenant, à des agents moraux. M. Wallace, qui a découvert en même temps que Darwin la doctrine de la sélection naturelle, a été obligé, dans un journal récent, de rapporter carrément cette marche progressive à une action spirituelle. A cause de cela il a été, peut-être à juste titre, tourné en ridicule par son école. Mais au moins désire-t-il combler le vide d'une façon ou de l'autre. M. Spencer, avec ses bottes de sept

lieues, peut sauter par-dessus des abîmes sans même les remarquer, et le premier venu peut apercevoir dans le tissu quelques-unes de ces mailles échappées. Les travaux les plus récents de la science ont été impuissants à montrer que ce qui est inanimé produise ce qui est animé, ni qu'il puisse y avoir un *vivum* sans un *ovum*, ou une espèce quelconque de protoplasme. Huxley et Tyndall l'ont honnêtement avoué. Spencer, à ma connaissance, n'a soufflé mot de l'affaire.

D'autres crevasses béantes s'ouvrent sous nos pas. L'insensible peut-il produire le sensible? L'inconscient peut-il produire le conscient? La tentative qu'a faite Spencer dans ses *Principes de psychologie* pour expliquer l'origine de la conscience est probablement la plus grande aberration philosophique du jour. Il commence par décrire avec beaucoup de soin le système nerveux. Ensuite il fait intervenir la conscience de la façon la plus secrète, sans même chercher à expliquer comment cette faculté mentale peut naître de la substance tendre et moelleuse des nerfs. Il parle d'impressions distinctes reçues par les sens, et de la nécessité d'un centre de communication, et il dit : « A mesure que les phénomènes extérieurs deviennent plus nombreux et plus compliqués, la variété et la rapidité des mouvements auxquels est soumis le centre de communication doivent augmenter; il finit par y avoir une série ininterrompue de ces mouvements, il doit s'éveiller une conscience. » (Volume II, page 403.) *Il doit s'éveiller une conscience!* Provenant de mouvements et d'un centre qui n'ont pas de conscience! Il ne se doute même pas de l'obstacle qui l'arrête, il semble ne pas le voir dans l'ardeur de sa course. Il néglige de signaler la difficulté analogue qui se présente lorsqu'on passe de la conscience aux facultés supérieures de l'esprit, telles que le jugement, la raison, le sentiment et la volonté. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, il ne voit, dans le livre que nous avons sous les yeux, aucune difficulté à faire procéder la moralité de l'expérience mille fois répétée de sensations devenues héréditaires.

Vouloir expliquer comment on passe des natures inférieures aux natures supérieures, par exemple des mollusques aux poissons, des poissons au singe et du singe à l'homme, et s'en

tenir au principe de causalité que nous avons admis, c'est s'enfermer entre les cornes d'un dilemme. La puissance qui a permis aux molécules primitives de s'élever jusqu'à l'homme se trouvait dans les molécules primitives ou elle ne s'y trouvait pas. Si elle s'y trouvait, les molécules devaient renfermer en elles-mêmes toutes les forces mécaniques, chimiques et cosmiques; de fait, ce devait être une puissance presque infinie, ce dont nous n'avons aucune évidence quelconque. Qu'on prenne l'autre alternative et qu'on suppose qu'afin de produire de plus hautes facultés et de nouveaux êtres, de nouvelles forces doivent continuellement intervenir, la question se pose alors : D'où viennent ces forces? Dira-t-on que cette action est due à de faibles, mais continuels apports? cela n'écarte la difficulté qu'en apparence. Car ces apports ne peuvent donner que ce qu'ils ont, et ce qu'ils ont reçu des puissances primitives. En fait, la loi du développement par l'hérédité est après tout une simple loi empirique. Une loi, à ce que je comprends, ne cesse d'être empirique et ne devient rationnelle que lorsque les causes qui sont en jeu ont été déterminées. Pour le moment on pourrait mettre trêve à la guerre déclarée entre la science et la religion sur le sujet du développement. Pour l'homme religieux toutes les opérations de la nature viennent de Dieu, qu'elles se produisent sous forme de développement ou d'une autre manière. Tous deux, l'homme religieux et le savant, devraient reconnaître que pour l'heure nous ne connaissons pas les causes qui ont amené et fait apparaître avec le cours des âges ces puissances supérieures, telles que la sensation, la conscience, l'intelligence.

M. Spencer appelle son ouvrage *Données morales*. Il ne se tient pas pour un sceptique, et ne désire pas que d'autres le prennent pour tel, bien loin de là. Sa philosophie réclame une forte dose de foi. En particulier il admet, comme font tous les hommes de génie, certaines vérités qu'il est à ses yeux impossible de prouver et que tout le monde est tenu d'accepter. Il débuta dans le domaine de la spéculation lorsque Hamilton et Mansel étaient les premiers métaphysiciens d'Angleterre, et c'est à eux qu'il emprunte, en les modifiant, mais sans les amé-

liorer, ses vues sur les caractères et les marques distinctives des vérités premières. « Qu'il soit inconcevable de les nier, c'est ce qui montre qu'elles possèdent le plus haut rang, c'est le critère qui nous révèle leur incomparable supériorité. » « Découvrir qu'il est inconcevable de nier une vérité première, c'est découvrir que nous sommes obligés de l'accepter. Et nous accordons le plus haut degré de certitude possible à une connaissance que nous sommes ainsi obligés d'accepter. »

Dans ces limites, ce critère des principes premiers est bon et peut être utilisé avec fruit. Mais on l'a mutilé et on ne lui a pas donné son expression adéquate. Je ne puis admettre comme maxime qu'un homme doive croire une proposition simplement parce qu'il ne peut concevoir ou agir différemment; c'est là une espèce de fatalisme contre lequel le cœur peut se rebeller, alors même que la tête serait obligée de se soumettre. En opposition à l'agnosticisme régnant, avancé par Hume et favorisé involontairement par Kant et Hamilton, je crois que l'homme peut dans une certaine mesure connaître les choses en elles-mêmes et dans leurs rapports réciproques. Il se connaît lui-même comme être pensant et sensible. Il connaît son corps comme étendu et comme faisant obstacle à sa volonté. Il perçoit immédiatement dans les choses qu'il connaît ainsi certains rapports, par exemple que deux lignes droites ne peuvent envelopper une surface, et que deux objets plus deux autres objets font quatre objets; et il connaît tout cela parce qu'il perçoit les choses et ce qui est dans les choses. Nous n'avons pas seulement ici un critère d'une « incomparable supériorité, » et que « nous sommes obligés d'accepter, » un critère « du plus haut rang » et qui *nous* donne « le plus haut degré de certitude possible. » (C'est, de l'aveu même de M. Spencer, tout ce que peut faire son critère, qui ne saurait peut-être se justifier ou s'appliquer dans d'autres circonstances.) Mais nous trouvons dans la connaissance de la chose en question une certitude qu'on ne peut contester en aucun cas. Le signe distinctif d'une vérité première se trouve être ainsi, non pas la nécessité, comme l'affirment Kant et Spencer après Hamilton, mais l'évidence directe; en percevant les objets, nous percevons qu'ils existent et

qu'ils sont ce qu'ils sont. La nécessité résulte de l'évidence directe; elle est le second et non le premier critère des vérités premières. L'universalité, j'entends celle de la conviction, vient ensuite comme troisième pierre de touche. Cette preuve tire sa valeur de ce que tous les hommes sont ainsi faits qu'ils ont une certaine connaissance des objets simplement pour les avoir observés. Il est tout à fait faux de raisonner, comme fait Spencer dans sa réponse à Mill, en disant que le monde extérieur existe parce que nous ne pouvons concevoir le contraire; la vérité toute simple, c'est que nous connaissons l'existence du monde extérieur et ne pouvons par conséquent concevoir qu'il n'existe pas.

J'appelle cela « intuition, » parce que c'est plonger directement son regard dans les choses. Ce n'est point là, comme le soutient Kant, une forme de mon esprit que j'impose aux choses, mais une perception des choses. Je perçois les objets dans l'espace, et en les considérant je perçois et statue que le plus court chemin entre deux points est une ligne droite.

C'est peut-être ici le lieu de faire ce qui, à ma connaissance, n'a jamais été fait, je veux dire de passer au crible la fameuse théorie de Spencer sur la formation de ce que les métaphysiciens appellent les vérités premières ou fondamentales, telles que les axiomes d'Euclide, le principe de la causalité universelle, et les maximes morales. Depuis l'époque de David Hume jusqu'à M. John.-S. Mill, il est de mode dans l'école sensualiste de rendre compte de ces vérités par le principe de l'association des idées. Dès nos plus jeunes années, nous avons vu l'effet lié à la cause, et c'est pourquoi, lorsque nous voyons un effet, nous sommes irrésistiblement conduits à rechercher le fait qui l'accompagne ordinairement. J'ai fait de mon mieux pour exposer cette théorie, qui est aujourd'hui tombée par suite de sa propre instabilité. Ces principes premiers apparaissent de si bonne heure qu'ils n'auraient pas eu le temps de se former dans l'esprit de l'individu. Aussi Spencer a-t-il avancé une nouvelle théorie, qui a remplacé celle de Hume et de Mill. D'après cette théorie, les principes premiers ou fondamentaux sont le résultat de toutes les expériences des ancêtres

de la race, expériences qui se sont accumulées d'âge en âge et se sont transmises, pense-t-on, des mollusques jusqu'à l'homme. Ce n'est là qu'une hypothèse, et les faits sur lesquels on la fait reposer sont très problématiques. Nous ignorons comment la vertu s'est transmise d'un individu à un autre, d'une race à une autre. Le mystère de la succession apostolique n'est pas à comparer à celui-ci. Nous ne pouvons dire quelles sont les expériences du mollusque, dont le poisson a hérité, pour les transmettre au singe, et, par lui, à l'homme primitif. Ces expériences du mollusque étaient-elles conscientes, oui ou non ? Si elles ne l'étaient pas, quand le sont-elles devenues ? quelle forme prirent-elles ? C'est une hypothèse impossible à réfuter, parce qu'elle n'a rien à avancer en sa faveur. Comme hypothèse, elle n'explique pas l'ensemble des phénomènes. En fait, nous ne rencontrons chez les animaux inférieurs aucun pressentiment des vérités mathématiques, métaphysiques ou morales.

J'admets que la théorie de l'hérédité puisse expliquer beaucoup de choses ; elle peut rendre compte de la formation et du fonctionnement du système nerveux. Mais plusieurs d'entre nous nient qu'une fonction nerveuse soit une fonction mentale. La grande majorité des savants proclament qu'une action corporelle et une action mentale sont choses complètement différentes. Le cerveau et les nerfs ne sont pas l'esprit, ils sont simplement les organes de l'esprit. Il est tout à fait arbitraire de supposer que l'hérédité qui peut produire notre système nerveux soit aussi capable de produire les lois fondamentales de notre intelligence et de notre raison, et, comme je l'affirmais dans un précédent numéro de cette revue, il serait difficile de prouver que le cerveau est autre chose pour l'esprit qu'un organe de sensation et de locomotion[1].

Admettons que la masse cérébro-spinale soit l'organe de l'esprit. Elle peut être capable de modifier les fonctions mentales d'une foule de manières ; elle peut les obliger à s'accom-

[1] Le professeur Caldervood a publié récemment un livre sur les rapports de l'esprit et du cerveau. C'est un ouvrage clair, judicieux, exempt d'hypothèses et de fantaisies.

plir d'une certaine façon et les empêcher de s'accomplir d'une autre façon. L'esprit peut être poussé à agir d'une manière particulière, grâce au concours empressé des nerfs ; d'autre part, lorsque l'organisme humain ne prête pas son concours à l'esprit, celui-ci peut avoir beaucoup de peine à penser ou à sentir. Dans ce sens, la structure nerveuse du corps peut communiquer à l'esprit des penchants qui deviennent héréditaires. Mais cela ne prouve pas que les principes premiers de la raison soient un produit du cerveau ou des fonctions nerveuses.

Tout cela devient plus évident encore lorsque nous considérons quelle est la nature de nos intuitions. Elles sont de même nature que nos perceptions, les perceptions que nous avons des objets et des rapports entre les objets. Nous percevons que si l'on prolonge deux lignes droites sans qu'elles s'en trouvent rapprochées, elles ne se rapprocheront jamais, aussi loin qu'on les prolonge ; et nous comprenons que, par sa nature même, une entorse faite à la vérité doit être un mal. Or il n'est absolument pas prouvé que le chien, le cheval ou l'animal le mieux doué ait la moindre intelligence de ces vérités ou de rien de semblable.

Même à supposer que ces connaissances, ces opinions et ces jugements soient nés des expériences des races primitives, on pourrait répondre qu'ils ont pleine valeur, et cela d'après les principes mêmes de Spencer. Ils possèdent toute l'autorité d'une longue et constante expérience ; ils n'ont rien à redouter de son critère des vérités premières. Nous ne pouvons concevoir que l'hypocrisie soit une bonne chose, aussi concluons-nous que cette vérité : l'hypocrisie est un mal, a « une incomparable valeur » et se place « au premier rang. » Je prétends qu'elle possède encore une autre valeur. De quelque manière que ces vérités aient été engendrées, elles ont l'autorité du Dieu qui les a produites soit par développement, soit autrement. C'est pourquoi je me sens la liberté, en composant cet article, d'en appeler à ces vérités premières de notre raison, tant spéculatives que morales.

Le titre du livre de Spencer « Données morales » m'avait

donné un vif désir, je n'oserais dire l'espoir, d'entendre exposer et expliquer ce que nous voyons lorsque nous considérons directement des actions morales ou immorales, par exemple des actes de pitié ou de cruauté. J'espérais un peu qu'en prenant pour critère la nécessité ou l'absurdité, il nous aurait dit, je suppose, que la tromperie ne saurait être un bien ni la bienveillance un mal. C'eût été pour son éthique une base excellente, sur laquelle il aurait pu élever un bel édifice. Mais au lieu de cela il commence son ouvrage par une longue dissertation dans laquelle il passe en revue la conduite de « tous les êtres vivants, » y compris celle des brutes de toute espèce depuis la simple monade jusqu'à l'homme.

Il débute en déclarant que le bien moral est un rapport de moyen à fin. Je me borne à dire ici : Prenez garde ! Nos moralistes les plus éminents représentent la vertu comme une fin plutôt que comme un simple moyen. On en parle généralement comme d'une affection de l'esprit qui est bonne en soi, l'amour par exemple ou la bienveillance, et non comme d'un simple moyen en vue d'autre chose, mettons, du bonheur, qui est pour M. Spencer le seul vrai bien. Mais passons là-dessus pour le moment, et voyons comment il en vient à faire du bien moral un moyen.

« La moralité, dit-il, est en rapport avec la conduite, » et il définit celle-ci « un ensemble d'actes appropriés à des fins, ou encore l'appropriation d'actes à des fins. » La conduite qui remplit son but est bonne. « On dit toujours que des actions sont bonnes ou mauvaises selon qu'elles sont ou ne sont pas conformes à leur but. » Une bonne arme est celle qui frappe sûrement ou réussit à parer les coups. Il me suffit de faire remarquer ici que d'après cette théorie le pistolet d'un voleur, la clef d'un filou, un breuvage empoisonné ou un faux billet de banque sont bons. Le seul fait de l'appropriation des moyens aux fins ne constitue certainement pas quelque chose de moralement bon. Nous n'avons pas encore trouvé pour la morale une base scientifique.

« Si des objets inanimés et des phénomènes inconscients nous passons aux êtres et aux actes conscients, nous trouvons

que les mots *mauvais* et *bon* dans leur acception courante s'appliquent également à l'utilité effective de ces êtres. Un chien d'arrêt ou un chien de chasse, un mouton ou un bœuf sont bons ou mauvais, indépendamment de tous les attributs qu'ils peuvent posséder, si dans le premier cas ils agissent conformément au but que l'homme se propose en les employant, et si dans le second leur chair est propre à l'alimentation. » Assurément nous ne sommes pas encore sur le terrain de la morale. Mais il ne s'arrête pas là, et il cherche à montrer que de cette harmonie initiale qui n'a en elle-même aucun caractère moral nous arrivons *par degrés* (notez cette expression) aux harmonies les plus complexes, qui sont de nature morale.

Pour ce qui concerne la vie sensitive, il montre qu'elle est bonne ou mauvaise suivant qu'elle procure ou non « un excédent de sensations agréables. » Il montre que la conduite d'un homme est bonne ou mauvaise selon qu'elle le rend, en fin de compte, heureux ou malheureux ; et il conclut que partout, à tenir compte de ses effets immédiats sur tous les hommes, ce qui est bon c'est ce qui est agréable. De degré en degré il nous amène jusque dans le domaine moral, et il nous déclare « que de la vie sans moralité il passe par de faibles degrés et d'une infinité de manières à la vie qui est ou morale ou immorale. »

La conduite sans moralité se transforme maintenant en conduite morale et nous voyons ce qu'est au juste sa théorie éthique. Il ne fait pas du bien moral une affection ou un acte volontaire, ni même, autant que je puis en juger, une opération ou un état de l'esprit ; c'est tout ce qui, à tout prendre, est un moyen de procurer du plaisir. Nous ne sommes pas encore en état de critiquer cette doctrine ; il suffira pour le moment d'indiquer les objections qu'on peut lui faire. Je maintiens que le bien moral est un acte ou un état mental et qu'il implique intention. J'admets que le plaisir soit un bien et qu'on doive le prendre pour but de ses efforts, mais je nie qu'il soit le seul bien désirable ou même le plus élevé de tous les buts. En particulier je nie que tout ce qui sert à accroître le bonheur soit nécessairement une vertu. Pour qu'une chose

soit moralement bonne, elle doit être le fait d'un agent qui a l'intention de faire du bien. Un instrument comme un télescope ou un télégraphe électrique ou un téléphone peut accroître puissamment les ressources et le bonheur de la race; mais sûrement nous ne l'assimilons pas à une vertu, à l'honnêteté par exemple, à la tempérance, à la justice et au désintéressement. Quoi qu'il en soit, au lieu de poursuivre plus longtemps ce sujet, voyons ce qu'il dit de la progression du bonheur, au sujet de laquelle il a établi, je le crois, une vérité des plus importantes.

Il réussit à montrer que la somme du bonheur a été s'accroissant toujours durant la suite des âges géologiques. Il ne peut, il est vrai, nous dire à l'aide de sa théorie comment se formèrent les sensations de plaisir; mais, une fois ces sensations existantes, il nous montre comment elles sont devenues de plus en plus nombreuses, grâce à la multiplication des organes des animaux; à mesure que ceux-ci étaient plus spéciaux et plus complexes, leur vie s'allongeait et ils se répandaient sur de plus vastes régions. Voici comment il résume :

« L'évolution, qui tend constamment à la conservation, atteint son terme, avons-nous vu, lorsque la vie est la plus longue et la plus intense possible; et maintenant nous voyons que, toutes les autres fins mises de côté, nous tenons pour bonne la conduite qui assure la conservation, et pour mauvaise celle qui tend à la destruction de l'être. On a montré que le pouvoir de maintenir la vie individuelle produite par l'évolution grandit de concert avec le pouvoir de perpétuer l'espèce par le moyen des soins donnés aux descendants, et que dans ce sens l'évolution atteint son terme lorsque les petits conservés jusqu'à maturité sont au nombre voulu pour qu'ils aient une vie parfaite en durée et en intensité; et il se trouve qu'on dit la conduite des parents bonne ou mauvaise, selon qu'elle approche de ce but idéal ou qu'elle le manque. Enfin nous en inférions que l'établissement d'un état d'association rend à la fois possible et nécessaire une forme de vie telle que la vie puisse être parfaite en chacun des conjoints et dans leurs enfants. Cela n'empêche pas la vie des autres d'être parfaite, elle

en est au contraire développée, et nous avons trouvé précédemment que c'est là la forme de vie qui peut être avec le plus d'emphase qualifiée du terme de bonne. De plus si nous avons vu alors que l'évolution arrive à être aussi complète que possible lorsque la conduite produit la plus grande somme de vie dans l'individu, dans ses enfants et dans ses semblables, nous voyons maintenant de même que la conduite que nous appelions bonne arrive à être la meilleure imaginable lorsqu'elle réalise en même temps ce triple but. »

J'ai cité ce passage pour deux raisons : pour montrer comment il développe le système de morale que je suis en train d'examiner ; et aussi pour faire connaître de quelle manière il démontre, victorieusement je le crois, comment les moyens de bonheur se sont développés et multipliés sur notre terre avec le cours des âges. Il nous fait assister le mieux du monde aux préparatifs (il n'emploierait pas lui-même ce mot) qui ont été faits pour atteindre ce but et aussi pour frayer la voie à l'apparition de la moralité.

Le bonheur est le but vers lequel tendent les lois du monde *physique*. « Les courses vagabondes que fait aujourd'hui un poisson en quête de nourriture n'ont point de rapport avec celles qu'il a faites hier ou qu'il fera demain, bien que peut-être les poissons témoignent, par l'habitude qu'ils ont de s'emparer à des heures différentes de différentes espèces de proie, qu'il y a dans leur vie un ordre légèrement déterminé. Mais les animaux d'ordre supérieur, et surtout l'homme, ont des mouvements mieux combinés et plus suivis, qui tous tendent à accroître leurs jouissances. Grâce aux progrès accomplis, les actions extérieures et les forces extérieures qui voudraient les annuler se combinent et se font équilibre, et le progrès vers un état supérieur consiste en ce qu'on arrive à pouvoir maintenir l'équilibre pendant une plus longue période, grâce aux adjonctions successives de fonctions organiques qui contrebalancent de plus en plus les forces perturbatrices. » Les phénomènes *biologiques* ont la même tendance. Une jouissance est attachée à un exercice corporel salutaire qui réclame l'attention de celui qui s'y livre. Cet exercice produit une augmenta-

tion de bonheur, et, pour Spencer, ce qui favorise la jouissance est du domaine moral.

Les lois *psychologiques* ont la même influence. Spencer nous donne ici un épitomé de sa psychologie dont il fait, à beaucoup près, une branche non de la science de l'esprit tel qu'il se révèle par la conscience, mais de la physiologie des nerfs. Il parle de trois autorités qui mettent un frein à l'activité humaine : l'autorité politique, c'est-à-dire les gouvernements; l'autorité religieuse ou la crainte du surnaturel; et l'autorité sociale, ou l'influence de l'opinion publique; et il montre avec raison que ces trois autorités conduisent l'homme à subordonner sa satisfaction immédiate à son bien final. C'est ici que pour la première fois il se trouve en présence de ce qui peut être appelé le bien moral. « Nous sommes maintenant préparés à reconnaître que les prohibitions spécialement désignées comme morales ne ressemblent pas à ces prohibitions qui leur ont donné naissance et avec lesquelles elles ont longtemps été confondues. La différence consiste en ce qu'elles se rapportent aux effets intrinsèques des actes et non à leurs effets extrinsèques. » S'il avait dit : leur caractère intrinsèque, le caractère qui leur fait trouver un but en eux-mêmes et qui est vraiment moral, il aurait été sur le terrain de la morale. Mais il se borne à nous amener jusqu'au portail du temple, sans nous y faire entrer. La *sociologie* aboutit au même résultat. Il montre que la proportion des bienfaits reçus aux services rendus est la base universelle de coopération. Il conclut en disant : « La morale sociologique est le complément de la morale envisagée au point de vue biologique, physique et psychologique, en ce qu'elle montre dans quelles conditions on peut diriger des activités réunies de telle façon que la vie pleinement développée de chaque individu consiste dans la vie parfaite de tous et y concoure. »

J'ai laissé notre auteur argumenter à sa guise. J'accepte les faits par lesquels il établit une marche progressive de la nature. J'accorde ainsi qu'il statue deux vérités fort importantes La première est que le bonheur augmente dans la nature à mesure que celle-ci progresse. Plus la nature se développe et

plus il y a de moyens de jouir. Il y a plus de jouissances dans la période des poissons que dans celle des mollusques, dans la période des mammifères que dans celle des poissons, et dans celle de l'homme qu'à toute autre. Ce point, qui ne touche pas à la morale, est cependant fort intéressant. Mais Spencer établit un autre point qui est, à mon avis, d'une importance égale, pour ne pas dire supérieure. C'est que la nature prépare la voie à l'introduction de la morale. Je soutiens, en vérité, que jusqu'à ce que l'homme apparaisse avec sa conscience qui postule une loi morale, il n'y a et ne peut y avoir rien de moral ou d'immoral. Au point de vue moral nous n'approuvons ni ne condamnons les actes du reptile ou de l'oiseau, du chien ou de la vache. Mais il y a chez eux une préparation à ce que doit être l'homme, et à la moralité. Leur milieu est propre à la vie de l'homme qui y trouve la nourriture qui lui est nécessaire, des occasions de faire le bien, des encouragements au bien, un engrenage qui le retient dans le bien, et des obstacles à la pratique du mal.

Je crois qu'il a rendu un grand service en établissant ces deux vérités, mais en tout cela il n'a point mis le pied sur le terrain propre de la morale, et surtout il n'a pas trouvé de base scientifique pour les principes du bien et du mal. Il a construit un soubassement, mais il n'a pas posé de fondement. En partant des faits qu'il a établis et en les interprétant de la même manière je découvre d'autres vérités qui fournissent à la science morale un fondement solide.

*Premièrement.* Je découvre un plan dans ces arrangements destinés à favoriser le bonheur et le bien moral. La tendance au bonheur, qu'il a si adroitement découverte, implique que dans une multitude de cas différents une chose correspond à une autre, et que toutes choses s'harmonisent en vue d'un bon but. A quoi faut-il attribuer cet accord ? M. Spencer est trop philosophe pour l'attribuer à quelque chose d'aussi insignifiant que la chance et le hasard. Il est prêt à admettre qu'au delà des phénomènes connus il doit y avoir une puissance inconnue qui les produise. Arrivé à ce point, je le saisis corps à corps. Ces combinaisons, qui produisent une tendance vers un but,

sont un effet et impliquent une cause. Les choses étant ordonnées en vue d'une fin, nous sommes conduits à une cause ordonnatrice et par conséquent intelligente. Non seulement cela, mais comme le but de toutes choses est le bonheur, il est évident que la cause suprême est bienfaisante. Comme l'effet est réel, de même la cause intelligente et bonne d'un effet qui implique intelligence et bonté doit être réelle. Les grandes lois du progrès dans le bien que nous révèle la biologie me semblent prouver aussi clairement que l'agencement particulier des os, des articulations et des nerfs mis en avant par Paley, qu'il y a une intelligence qui les organise et les préserve en vue de certaines fins à nous connaissables. Le fait que Dieu procède par développement dans tant de circonstances diverses ne nous autorise pas à l'exclure de ses œuvres. Il a été démontré mainte et mainte fois, par exemple par M. Janet dans son livre sur les causes finales, que l'intention du Créateur ressort aussi clairement du développement envisagé comme procès organique que du squelette d'un animal. Il découvre une intention dans les arrangements qui produisent la tendance bienfaisante dont a parlé Spencer, tout autant que dans la constitution d'une bonne société ou d'un bon gouvernement. Je prends cette vérité avec moi, tandis que j'explore les différents domaines de la nature, et je trouve qu'en la laissant toujours à sa place je puis la comparer à une torche éclairant bien des endroits qui sans elle seraient obscurs.

*Deuxièmement.* Je découvre dans la nature un autre but. J'y découvre un but moral, ou plutôt je trouve que le bien moral est un but. J'admets que l'augmentation du bonheur soit un but, le but le plus élevé des créatures inférieures incapables de voir plus loin. Mais lorsque j'ai atteint un certain point, je découvre cet autre but : le bien moral, qui, comme le bonheur, est un bien en soi et un but en soi. M. Spencer unit les deux buts, et, de fait, ils sont souvent réunis dans l'économie de la nature ; cependant ils sont distincts et doivent être considérés séparément. L'une de ces fins, le bonheur, est manifeste dès le commencement. Il semble y avoir dans le règne animal une anticipation de l'autre, un acheminement vers elle, de même

qu'il y avait une préparation pour l'homme dans l'existence du bétail et des céréales qui l'ont précédé et qui ont rendu possible son apparition sur la terre. Mais la seconde fin ne se manifeste que lorsqu'un agent capable de moralité paraît sur la scène. L'appropriation d'un moyen à une fin est une bonne chose, mais pour que nous y voyions quelque chose de moralement bon, il faut que nous sachions que la fin proposée est bonne, et cela au point de vue moral. Une épée peut être bonne pour tuer un ennemi, mais l'homme qui la tient ne sera bon que s'il la met au service d'une bonne cause. Le bonheur est un bien, mais n'y a-t-il pas un autre bien, l'amour, qui procure le bonheur, et la justice, qui est le guide et le gardien du bonheur et qui assure à tous et à chacun des moyens de jouissance équivalents? La misère est un mal, mais certainement aussi la cruauté et la tromperie qui produisent le mal. La bonté est une bonne chose, mais la droiture et la fausseté n'existent-elles pas également, ainsi que la justice, qui demande qu'à chacun revienne ce qui lui est dû?

*Troisièmement.* A un certain degré du développement apparaît un être capable de connaître et d'apprécier le but moral. Nous avons là un progrès sur ce qui précède; un progrès sur les brutes, qui connaissent l'amour du plaisir sans connaître pour cela l'amour du bien, qui ont de l'aversion pour la douleur sans avoir pour cela de l'aversion pour le péché.

Puisque nous faisons de la morale et non de l'histoire, il n'est pas nécessaire que nous déterminions comment l'homme est apparu sur la scène du monde, et comment il est arrivé à avoir une conscience pour connaître le bien et distinguer entre le bien et le mal. Le progrès accompli est de même nature que le progrès signalé dans les temps primitifs par le passage de l'objet inanimé à l'être animé, de l'objet insensible à l'être sensible, de l'être inconscient à l'être conscient, de l'être sans instinct à l'être doué d'instinct. Spencer et son école rendront sans doute compte de toutes ces transformations à l'aide du développement, mais aussitôt reparaît le vieux dilemme qui nous oblige à choisir entre ses deux alternatives. Si l'on dit que la moralité était virtuellement dans la matière originelle,

je réponds qu'il n'y a véritablement aucune preuve que la puissance morale qui a conduit Socrate à souffrir le martyre, Howard et Livingstone à accomplir leurs travaux, fût à l'origine dans les molécules primitives et ait passé de là dans le mollusque et dans le singe. J'ajoute en faveur de mon raisonnement que, même en admettant cette supposition, nous pourrions conclure de l'existence de ces faits que toutes ces choses ont été ordonnées par une puissance intelligente, qui dès le commencement a prévu ou plutôt s'est proposé le but à réaliser, et cette puissance doit être une puissance morale, qui donne à l'ensemble des résultats, et par conséquent au moniteur moral, sa sanction accompagnée de préceptes et d'interdictions. Préfère-t-on l'autre alternative, d'après laquelle l'homme et sa nature morale proviennent d'un pouvoir surajouté? Alors je réclame pour ce pouvoir la sanction de ce pouvoir supérieur qui l'a fait intervenir. Quelques savants semblent aujourd'hui très désireux de prouver qu'ils descendent des brutes. J'admets et je maintiens que le corps de l'homme est formé de la poussière du sol, et que dans cette mesure il est fait à l'image des animaux inférieurs, ou plutôt que les animaux inférieurs et lui sont faits d'après le même type. « Mon corps n'était point caché devant toi lorsque j'ai été fait dans un lieu secret, tissu dans les profondeurs de la terre. Quand je n'étais qu'une masse informe tes yeux me voyaient, et sur ton livre étaient tous écrits les jours qui m'étaient destinés avant qu'aucun d'eux existât. » Mais je suis jaloux de revendiquer pour l'homme en général, et pour nos profonds penseurs en particulier, une autre origine. Je demande que, pour ce qui est de leur esprit, ils aient été faits à l'image de Dieu. Même parmi les races humaines les plus dégénérées nous pouvons découvrir des traces de cette supériorité, en particulier dans la capacité qu'elles possèdent de s'élever toujours davantage. Le développement de la race bretonne, depuis l'époque de César jusqu'à nos jours, est un phénomène dont il est impossible de trouver le parallèle dans une race animale quelconque. Seulement, tandis que je ne découvre chez les sauvages que le germe de cette supériorité, je la vois se déployer dans toute sa

plénitude chez nos poètes et nos philosophes, chez nos patriotes et nos philanthropes.

Il me suffit de savoir que l'homme possède une nature raisonnable et morale, quelle qu'en soit la provenance. De quelque façon que ma conscience se soit formée, elle est maintenant une partie essentielle de mon être. L'état le plus parfait peut être né d'un état inférieur, tout aussi bien que le fruit sort de la plante; mais on apprécie le fruit pour ce qu'il vaut et non à cause de la semence dont il est sorti. Que l'homme descende ou non du poisson, il n'est plus un poisson, mais un homme doué d'une nature morale à laquelle sont attachées certaines facultés et prérogatives; et s'il assassine un de ses semblables, je ne le traite pas du tout comme je traiterais un poisson qui aurait saisi et détruit un autre poisson. Cette nature morale proclame qu'il existe une distinction essentielle et impérissable entre le bien et le mal. Ses décisions peuvent affronter même le critère que Spencer donne de la vérité lorsqu'il dit « qu'on est forcé de l'accepter. » Nous pensons que l'homme qui souffre plutôt que de dire un mensonge, et que celui qui risque sa propre vie pour sauver celle de son prochain fait bien; et nous pensons que l'homme qui trahit la cause à lui confiée ou qui assassine son semblable fait mal. Je suis aussi certain de l'existence de tout cela que de celle du monde extérieur et de ma propre existence; on ne peut me faire changer d'opinion. Autant je suis certain qu'il existe de la fausseté dans le monde et un séducteur que j'ai mission de repousser, autant je suis certain que je réprouve la tromperie et le séducteur. Que les esprits spéculatifs, pourrai-je dire, se querellent si cela leur convient au sujet des antécédents historiques de toutes ces choses, pour moi je connais ce que je perçois, et j'obéis et dois obéir à mes convictions, ou plutôt si je leur obéis ce n'est pas que j'y sois contraint extérieurement, mais c'est parce que j'en reconnais la vérité. Telle est donc ma nature morale; à qui veut connaître son contenu elle déclare que le bonheur est un but auquel on doit tendre, mais que le bien moral, l'amour et le respect de ce qui est bien sont aussi notre but, et un but supérieur au premier.

*Quatrièmement.* Il y a un principe intuitif qui pousse à la pratique du bien moral. Il a été démontré à mainte et mainte reprise que l'utilitarianisme, — et l'éthique de Spencer en est une des formes, — demande à être appliquée au nom d'un principe intuitif. Elle part du principe que non seulement je puis, mais encore je dois travailler au bonheur des autres aussi bien que de moi-même, et que je suis tenu de procurer le plus grand bonheur possible au plus grand nombre possible de mes semblables. Je n'ai que faire d'un principe moral intuitif pour m'amener à m'occuper de mes propres plaisirs, bien que mon sens du devoir vienne fortifier l'intention où je suis de sacrifier le plaisir du moment en vue d'obtenir un bonheur ultérieur plus grand. Mais pourquoi suis-je tenu d'accroître le bonheur de mon voisin aussi bien que le mien propre? Autant que j'en puis juger, la théorie utilitaire et la théorie du développement, forme de la première, n'ont pas de réponse à donner à cette question. Vous pouvez me prouver que, tout bien considéré, il y aurait dans l'univers une plus grande somme de bonheur si je me contentais d'être le mari d'une seule femme, mais j'aurais, je crois, plus de plaisir à en avoir une seconde que je lui préfère; qu'y a-t-il dans la théorie du développement qui me pousse à me contraindre? Mais au moment où apparaît la moralité apparaît aussi une conscience intuitive qui exige que je me contraigne parce que cela est bien, et qui me parle d'un Dieu qui sanctionnera le tout. Nous avons là un motif qui nous conduit à accroître le bonheur de tous, et qui nous pousse à faire le bien selon que nous en avons l'occasion.

*Cinquièmement.* Il faut remarquer de plus que la moralité intuitive nous impose le devoir de procurer le plus de bonheur possible au plus grand nombre d'hommes possible. C'est là un précepte de la morale intuitive aussi bien que de la morale utilitaire ou hédoniste, avec cette différence très importante, que contrairement à l'autre, la première porte en elle-même et avec elle-même un motif qui nous pousse à faire du bien aux autres.

Il est bon de dire, à propos de cette conscience intuitive, qu'elle en réfère à une loi qui est au-dessus d'elle et à laquelle elle est subordonnée. Cette loi, la voici : « Faites aux autres ce

que vous voudriez qu'ils vous fissent. » Il en résulte que l'amour est la grande vertu, la vertu essentielle. Je préfère le mot *amour* au mot *altruisme*, créé par Comte, et que l'école cherche à introduire dans la langue, pour autant qu'il pourrait ne désigner que l'acte extérieur, tandis que le mot amour réclame une affection intérieure. Or l'amour est le meilleur, le seul moyen certain de procurer le bonheur. Il est comme une fontaine dont l'eau se répand et arrose tout ce qui l'entoure. Il nous pousse à procurer du bonheur à tous les êtres sensibles, y compris les animaux inférieurs. Réglé par une loi, il s'épanouit pour le plus grand bonheur de tous ceux avec lesquels nous sommes en contact, sous forme de manières agréables, d'actes d'obligeance, d'honneur rendu à tous les hommes, de sympathie pour la détresse, de secours accordés aux pauvres, d'efforts pour assurer l'éducation de la jeunesse, le développement de la littérature et des arts, et la propagation de la vérité et de l'amour dans le monde entier. Le principe qui donne pour but à la vie le plus grand bonheur possible fait partie de la morale intuitive aussi bien que de la morale utilitaire. La loi qui est en moi et le Dieu qui l'y a gravée exigent que je travaille au bien de toute l'humanité. Mais la théorie intuitive nous impose d'autres devoirs encore. Elle nous enjoint d'aimer, de révérer et d'adorer Dieu, et de concourir à la perfection morale tout autant qu'au bonheur de nos semblables.

*Sixièmement.* Il est nécessaire de faire connaître un sophisme qui entache le raisonnement tout entier de Spencer, à savoir que le bien moral a le bonheur pour but. C'est dans la conclusion dépasser les prémisses, c'est supposer qu'il a établi le tout alors qu'il n'en a démontré qu'une partie. Il fait tous ses efforts pour montrer que toutes les théories de la vertu impliquent que le bonheur en est le but dernier. A cet effet, il examine la théorie de la perfection, comme étant celle qu'on admet généralement. Il dit qu'elle a été traitée par Platon, et d'une façon plus claire par Jonathan Edwards, et il veut que la perfection de l'homme, considéré comme un agent, soit dans le fait que, grâce à sa constitution, il puisse produire des actes parfaitement appropriés à toutes sortes de fins ; et comme il est dans

la nature de ce qui accroît la vie de procurer plus de bonheur que de misère, il s'ensuit que ce qui conduit au bonheur possède le plus haut caractère de perfection. Or j'admets que le bonheur et l'accroissement du bonheur soient un bien; mais je suis sûr que l'amour qui pousse à faire le bonheur d'autrui est aussi un bien, et que la perfection c'est de les posséder tous les deux.

Il examine aussi la théorie de ces moralistes qui se figurent concevoir la vertu comme une fin indépendante de toute autre chose et qui pensent que l'idée de vertu ne peut se résoudre en idées plus simples. A ses yeux Aristote partageait cette opinion. Il prend comme exemples de vertus le courage, la chasteté, et il soutient que, dans la supposition où la vertu serait chose primordiale et indépendante, on n'a aucune raison d'admettre une correspondance entre une conduite vertueuse et une conduite qui, à prendre l'ensemble de ses effets sur les autres ou sur soi ou sur tous, serait une source de plaisirs; et s'il n'y a pas correspondance nécessaire on peut concevoir que la conduite vertueuse soit en fin de compte une source de chagrins. La raison en est simple et facile à trouver. La vertu étant de l'amour réglé, ou du moins contenant l'amour comme son élément le plus élevé, l'effet de la vertu ne peut être en définitive un effet pénible. Pour ce qui est des deux vertus mentionnées, le courage et la chasteté, elles ont besoin d'un stimulant plus efficace que la seule pensée de l'augmentation du bonheur, et ce stimulant on le trouve dans une règle morale comme celle du chrétien qui exige qu'il fasse à autrui comme il voudrait qu'on lui fît. Nous voyons ainsi que le but à poursuivre ne comprend pas seulement le bonheur, mais une fin en soi qui accroît et assure le bonheur.

Il examine ensuite, dans la même intention, la théorie de la morale intuitive. Cette théorie a souvent été présentée de telle façon qu'il fût impossible de la défendre. Enoncée comme il le convient, cette théorie exprime une vérité qui doit trouver place dans tout vrai système de morale. L'esprit est doué de la puissance de connaître et de discerner les choses. En particulier, son sens moral a le pouvoir de percevoir dans certains

actes volontaires le bien et le mal, le bien dans la reconnaissance, et le mal dans l'ingratitude. Il voit surtout le bien dans l'amour sous ses différentes formes. Cet amour a en vue le bonheur des êtres sensibles. La loi à laquelle a recours la conscience guide et protège cet amour. Elle lui indique les objets sur lesquels il doit se répandre et ceux dont il doit se détourner. L'amour contient en lui-même un motif d'agir ; il contraint moralement d'agir.

Ces six propositions peuvent se déduire de l'ensemble des faits que fournit M. Spencer, tout aussi légitimement que ses deux propositions à lui. Avec elles, nous sommes maintenant en position d'examiner son propre système. Il repousse les théories qui s'occupent 1° du caractère de l'agent, 2° de la nature des motifs, 3° de la qualité des actes. En quoi faisant il s'est prononcé contre la grande majorité des moralistes des temps anciens et modernes qui soutiennent qu'on doit, pour pouvoir déclarer qu'une action est bonne, avoir égard à l'un ou l'autre de ces critères ou à tous trois. Une action moralement bonne est celle d'un bon agent qui, poussé par un bon motif, accomplit un acte bon. Si l'homme est un voleur qui, entraîné par la vengeance, accomplit une mauvaise action, cette action fût-elle même utile, mettons l'action d'assassiner un autre voleur plus méchant que lui, nous ne lui donnons pas notre approbation. Lorsque nous jugeons d'actes moraux, nous voyons et sentons toujours qu'il nous faut avoir égard à la valeur de l'acte, de l'agent, et du mobile. Nous déclarons qu'un acte de charité est bon lorsqu'il est accompli par un homme bon, momentanément au moins, et poussé par un bon motif. Nous pouvons admirer le talent d'un homme qui pour s'enrichir invente une machine qui peut accroître immensément les ressources et par conséquent les jouissances de l'humanité. Nous n'accordons pas notre estime à celui qui fait l'aumône pour être vu des hommes. Le grand défaut de cette nouvelle théorie morale, c'est qu'elle n'exige pas un mobile désintéressé, c'est qu'elle ne réclame pas et ne nous autorise pas à chercher un tel mobile lorsque nous jugeons de la conduite de quelqu'un.

Nous sommes maintenant en mesure de comprendre et de juger cette nouvelle et fort prétentieuse théorie, qui devait fournir à la morale une base scientifique. La conduite est composée d'actes accomplis en vue de certaines fins. La conduite d'un homme est bonne lorsqu'elle remplit son but. La conduite d'un homme est moralement bonne lorsqu'elle procure le plus grand bonheur possible. Il a des passages qui nous laissent sous l'impression que des actes mécaniques peuvent être tenus pour bons lorsque, somme toute, ils contribuent à accroître la jouissance de l'homme, et cela indépendamment de toute considération d'agent. « En dehors de la conduite généralement approuvée comme bonne ou blâmée comme mauvaise se trouve toute conduite qui, directement ou indirectement, favorise ou empêche le bien-être de soi ou des autres. » Certainement il peut y avoir du bien dans les actes organiques, dans tous les actes de la vie. Certainement les animaux inférieurs agissent bien lorsqu'ils accomplissent des actions qui ajoutent à leur bonheur. « On peut concevoir une formule appropriée à l'activité de chaque espèce animale particulière; cette formule donnerait, si on pouvait la trouver, le système de moralité propre à cette espèce ! » Assurément nous avons là un nouveau code de morale. Cette doctrine paraît être celle de l'école entière. Darwin dit positivement que c'est le devoir du chien de chasse de chasser. Puis on suppose que la moralité des animaux s'élève insensiblement et par degrés jusqu'à devenir celle de l'homme.

Spencer veut que le progrès régulier de la vie donne naissance à la conscience. « Les intuitions que nous avons de l'existence d'une faculté morale sont le résultat auquel ont lentement abouti les expériences faites par la race. » En fait, la conscience semble n'être autre chose que la structure nerveuse du corps. « Je crois que l'expérience de ce qui est utile, faite et confirmée par toutes les générations humaines dans le passé, a produit des modifications nerveuses correspondantes qui, se transmettant et s'accumulant sans cesse, sont devenues en nous des facultés d'intuition morale. » *Nos intuitions morales sont ainsi des modifications nerveuses devenues hérédi-*

*taires !* Est-ce là le produit suprême du développement? Est-ce là la clef de voûte de la nouvelle philosophie?

Il accorde à cette conscience une certaine puissance d'initiative et de direction. « Que les intuitions d'une faculté morale doivent nous guider dans notre conduite, c'est là une affirmation partiellement vraie, car ces intuitions d'une faculté morale sont un résultat lentement acquis et transmis par la race qui a vécu dans ces conditions. » Engendrée de la sorte la conscience ne saurait fournir une règle de vie, ou un critère définitif. Dans des circonstances différentes et avec une provenance différente, ses décisions auraient pu être différentes de ce qu'elles sont. En opposition à tout cela, je soutiens que la conscience est une intuition qui porte sur certains actes volontaires et qui les déclare bons ou mauvais dans leur nature même. Cette conscience n'a rien à redouter des critères des vérités intuitives, pas même de celui de Spencer. Son témoignage est évident de lui-même; le nier est chose inconcevable. Nous ne pouvons concevoir que l'hypocrisie, en matière de religion par exemple, soit une bonne chose. Le point culminant de notre philosophie est donc la maxime favorite de Hamilton : « Sur la terre l'homme seul est grand; dans l'homme l'esprit seul est grand ; » et, pourrais-je ajouter, dans l'esprit il n'y a de grand que l'amour guidé par la loi.

Cela emporte avec soi l'obligation morale. L'idée que Spencer se fait de l'obligation est à peu de chose près celle de Bain. Il suppose qu'elle provient d'une contrainte imposée de force, par exemple de celle d'un maître, d'un gouvernement ou d'une puissance spirituelle à laquelle il ne croit pas. Pour moi qui regarde les révélations de la conscience comme des intuitions, je réclame pour elle une place plus élevée. Kant a démontré avec force que la conscience nous déclare obligés d'obéir à une loi qui implique un législateur; celui-ci est évidemment le gouverneur lui-même qui a présidé au développement organique des êtres, malgré les obstacles qui s'y opposaient, et c'est lui qui l'a fait servir au bonheur de ces êtres. Nous sommes tenus de faire ce qui est bien, conséquemment de rendre à chacun ce qui lui revient et autant qu'il dépend de nous d'accroître le

bien-être de tous. Cela nous donne l'idée de justice et nous montre l'obligation que nous avons de nous y appliquer.

L'idée, le sentiment, et la nécessité du devoir ont le même caractère. Spencer cherche à démontrer que la moralité passe progressivement de l'état d'acte à l'état d'habitude, et qu'en même temps le sentiment du devoir s'affaiblit de plus en plus, et peut finir par disparaître. Il y a là quelque chose de vrai, mais ce n'est que partiellement vrai. Lorsque l'habitude du bien est tout à fait enracinée, le travail se fait sans contrainte. Mais dès lors l'obligation consciente d'accomplir ce devoir est nécessaire pour former l'habitude. Le mieux, c'est que le sentiment du devoir et l'amour s'unissent dans l'accomplissement d'un acte. Une fois le sentiment de l'obligation disparu, les autres sentiments sont sujets à devenir flottants, et la conduite à devenir inconstante. Il n'est point nécessaire de penser toujours à la contrainte; laissés à eux-mêmes les sentiments et les habitudes produisent souvent les meilleures actions. Mais il est important que la loi soit toujours là, et il en est comme du cheval qui marche plus sûrement lorsqu'il a un mors dans la bouche, sans que pour cela le cavalier soit toujours obligé de s'en servir.

La théorie de Spencer est de son propre aveu une forme de la théorie utilitaire. Mais il pense pouvoir lui donner une forme meilleure que celle dont elle est revêtue dans les systèmes de Bentham et de Mill. Il appelle son propre système l'utilitarianisme rationnel, pour le distinguer de l'utilitarianisme empirique. Il voit combien sont vagues les principes de l'utilitarianisme vulgaire et comprend l'inutilité pratique des préceptes qui en découlent; car il est souvent très difficile de dire si des actes sont ou ne sont pas, somme toute, propres à produire un accroissement de bonheur ou de misère. Voici cependant ce qu'il nous dit : « Je comprends que ce soit l'affaire de la morale de déduire des lois de la vie et des conditions de l'existence quelles sortes d'actions tendent nécessairement à produire le bonheur ou le malheur. Une fois cela fait, ces déductions devront être regardées comme les lois de la moralité. » Nous étudierons avec intérêt le livre qu'il nous promet sous le titre de *Principes de*

*morale*, pour voir s'il est capable d'accomplir ce travail. Si tel est le cas, il rendra grand service à la vraie morale, qui toujours doit embrasser le principe du plus grand bonheur possible. En attendant, il n'a pas fait grand'chose pour délivrer la théorie utilitaire ou hédoniste des objections auxquelles elle est évidemment exposée. Il lui est difficile, par exemple, de déterminer quelles sont les conséquences des actes, et impossible de fournir à la grande masse des hommes un motif qui les conduise à entreprendre de procurer le plus grand bonheur possible au plus grand nombre d'hommes possible. Il a évidemment de la peine à faire découler la bienfaisance de l'amour-propre, ou comme il le dit, l'altruisme de l'égoïsme. La méthode qu'il emploie pour réconcilier les vertus personnelles avec les vertus altruistes est fort vague et peu satisfaisante.

Il a une éthique absolue et attache à ce fait grande importance. Mais il en est de cette morale comme du concours des asymptotes d'une hyperbole à une distance infinie. Elle sera réalisée lorsque les circonstances extérieures seront en harmonie avec la vie intérieure. « La coexistence d'un homme parfait et d'une société imparfaite est impossible. » Je soutiens, au contraire, qu'un homme parfait peut travailler, que dis-je, qu'il a réellement travaillé à rendre la société parfaite. Il dit ensuite que « la conduite qui est accompagnée de quelque peine ou suivie de quelque conséquence pénible est partiellement mauvaise. » Mes idées au sujet de la moralité ne me permettent pas d'admettre cela. Je ne vois pas qu'il soit partiellement mauvais d'amputer un membre lorsque par cette opération on peut sauver la vie à un homme, encore moins de triompher d'un vice au prix d'efforts qui peuvent être douloureux. « Les actions qui ont pour effet immédiat et lointain de ne produire que du plaisir sont absolument bonnes et seules bonnes. » On accorde qu'il se passera une multitude de siècles avant qu'il puisse y avoir de telles actions. « L'éthique a pour objet d'étude cette forme que la conduite universelle revêt dans les dernières phases de l'évolution de l'être, alors que l'homme est forcé par suite de l'extension de la race de vivre de plus en plus en présence de ses semblables. » La conduite que nous appelons

bonne est, nous dit-on, celle de l'homme arrivé à un degré relativement plus élevé de l'évolution ; et ce que nous appelons une mauvaise conduite, c'est une conduite relativement moins développée. Il est clair que la morale absolue ne sera possible que lorsque le développement aura duré des centaines de milliers ou des millions d'années. Un vieux pêcheur qui vivait il y a dix-huit cents ans savait en quelque manière que ce monde devait être consumé par le feu ; or il rentre dans la philosophie de Spencer qu'il en soit ainsi et je crains que ce feu ne vienne à être allumé avant que se soit réalisée sa morale absolue ; auquel cas elle ne se réaliserait jamais, puisque les souffrances seraient intolérables. Et, après tout, quel intérêt peut-il y avoir pour les hommes et les femmes vivant actuellement, et désireux peut-être de savoir quel est leur devoir présent, de spéculer sur un état de choses infiniment éloigné ? En fin de compte sa morale parfaite ne consiste ni dans l'amour, ni dans des actes ou des mouvements de volonté, mais selon toute apparence dans une concrétion zoologique perfectionnée. On mènera une vie exempte de douleur (comment on parvient à en être débarrassé, c'est ce qu'on n'explique pas), mais dans laquelle il n'y aura plus de place pour l'héroïsme, le renoncement à soi-même et le dévouement.

Il a aussi une éthique relative, mais qui n'est pas, autant que j'en puis juger, d'une nature bien relevée. « Ce qu'il y a de moins mauvais est relativement bon. » Les affirmations sur ce sujet donnent à la moralité un caractère bien flottant et bien vague, et pourraient fournir toutes sortes d'excuses à ceux qui voudraient négliger ce qui est, après tout, le devoir suprême.

« Dans un très grand nombre de cas nous n'avons pas de fil conducteur, nous ne possédons pas de règle pour apprécier si telle ou telle manière de faire est bonne, même à un point de vue relatif ; car nous ne savons pas si elle produira immédiatement et subséquemment, en général et en particulier, le plus grand accroissement possible de bien ou de mal. »

Comme cela donne beau jeu à la perversité raffinée du cœur humain !

« Dans l'état actuel de la vie, les prétentions du moi d'aujour-

d'hui s'opposent continuellement aux prétentions du moi de demain ; et à chaque instant il y a conflit entre les intérêts d'un individu et ceux des autres individus pris isolément ou en bloc. Dans beaucoup de cas de ce genre, *les décisions prises ne peuvent être que des compromis.* »

Que d'encouragements, dans tous ces compromis obligés, à rechercher son propre avancement ou à s'accorder les plaisirs des sens ! Il prend, par exemple, le cas d'un fermier qui est poussé par ses principes politiques à voter dans un sens contraire à celui de son propriétaire.

« L'homme qui se trouve dans cette position doit comparer le mal que son action peut faire à sa famille avec celui qu'il peut faire à l'Etat. Dans une multitude de cas analogues, personne ne peut décider quelle est celle de ces deux manières de faire dont résultera le moins de mal. »

Cette morale est-elle sans danger? Et c'est cependant, je crois, la seule morale qui puisse résulter de la comparaison des plaisirs avec les peines. Faites intervenir une loi morale, elle tranchera immédiatement la question et déclarera que l'homme doit suivre ses principes et laisser à Dieu les conséquences de ses actes.

M. Spencer a un idéal. Tous les grands hommes en ont un. Il pense qu'il se fait actuellement un travail qui amènera un état de choses meilleur. A cet égard, son système me paraît supérieur à cet autre système encore plus prétentieux, le pessimisme, qui a été inventé par des esprits désabusés et malades, et qui fait l'admiration de quelques jeunes esprits spéculatifs. Mais je doute que les puissances qu'il fait intervenir puissent produire le résultat qu'il en attend, savoir d'écarter complètement le mal. Jusqu'à présent, si le progrès des connaissances et de la civilisation a écarté certains maux, il en a amené d'autres, et apparemment il continuera à en être ainsi. Au milieu de toutes les améliorations apportées dans les conditions extérieures de la vie, le mal moral demeure, ce mal que Spencer n'a jamais osé examiner : le péché. L'histoire de notre monde n'aura l'heureux dénouement que beaucoup de personnes espèrent que si le mal moral vient à être écarté. Je m'attends à

ce que « vers le soir la lumière paraisse. » Mais je crois que ce résultat sera produit par un pouvoir supérieur venant s'ajouter à tout ce qui l'a précédé. Si un tel pouvoir venait à paraître, il y aurait correspondance et analogie entre lui et tout ce qui l'a précédé. De même qu'Agassiz a trouvé dans les animaux inférieurs une anticipation de ce que devait être l'homme, de même nous pouvons découvrir dans la nature intelligente et morale de l'homme le présage d'un caractère spirituel. Pour le moment, ce qui est moral est très souvent immoral. Je ne connais pas dans la nature de pouvoir capable de faire obstacle au mal moral et d'en triompher; mais je conçois qu'un tel pouvoir puisse être surajouté. Je crois tout ce que Spencer a établi quant au progrès réalisé dans la nature par l'adjonction des êtres animés aux êtres inanimés, des êtres sensibles aux êtres insensibles, des êtres intelligents aux êtres sans intelligence, et des êtres moraux aux êtres intelligents. Mais j'ai le droit de caresser, et je caresse en effet l'espoir qu'il se produira encore un progrès nouveau, analogue à tous les progrès précédents, mais qui aura lieu je ne sais comment. « Tu en entends le bruit, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va; ainsi en est-il pour quiconque est né de l'esprit » dans cette économie à venir.

C'est avec un sentiment de profonde responsabilité que j'ai écrit l'article que je suis sur le point de terminer, car j'étais effrayé à la fois par le génie puissant de mon adversaire, et par la grandeur au point de vue spéculatif et pratique des intérêts en cause. Je me suis efforcé d'examiner la philosophie de M. Spencer avec droiture et bonne foi, comme je l'ai fait autrefois pour la philosophie de M. Mill, aux jours de sa plus haute renommée. Mon travail a été laborieux, parce que le livre dont je fais le compte rendu est un livre ardu et qui présuppose un certain nombre de volumes préparatoires. Je ne trouve pas qu'il soit difficile de tenir tête à notre écrivain, à supposer que je le comprenne. Je crois voir ce qu'il veut dire, et apprécier la tendance de ses spéculations. J'ai suivi le développement de son système depuis l'exposition de ses *principes* PREMIERS jusqu'au moment présent où nous touchons à la

consommation de son œuvre. J'ai joyeusement accepté les faits qu'il établit scientifiquement, et aussi quelques-unes des interprétations qu'il en donne; mais j'ai ajouté à ces faits d'autres aussi importants et aussi certains. Je n'ignore pas que le petit livre qu'il a publié ne renferme pas toutes ses idées sur la morale, et si en développant son système il parvient à découvrir les vérités nécessaires pour combler les profonds abîmes béants sous nos pas, j'aurai plus de plaisir à retirer mes objections que je n'en ai eu à les avancer.

Je suis obligé de conclure que l'ouvrage de Spencer ne fournit pas de base scientifique à la morale. S'il l'avait intitulé *Préparation à la morale* (Præparatio ethica), j'aurais eu beaucoup à dire en sa faveur. Il montre que les premiers temps de l'âge animal ont été marqués par un accroissement de bonheur, que l'apparition de la moralité a été préparée, et que les circonstances ont été par avance arrangées de façon à permettre à la vertu de se produire et de se soutenir. Voilà ce qu'il a fait. Mais il n'est pas entré sur le terrain de la morale qui doit s'occuper du caractère et des actes volontaires des êtres humains.

Le système qu'il a esquissé implique la possibilité d'une morale sans Dieu, ou au moins indépendante de toute connaissance possible ou réelle de Dieu. Rien ne nous oblige à aimer, à craindre et à adorer Dieu. La moralité qu'il recommande est sanctionnée par un développement lent et suivi, qui s'est accompli pendant des millions d'années, et qui a été accompagné d'un pouvoir mystérieux ; mais il n'admet pas que ce pouvoir provienne d'un guide, d'un gouverneur ou d'un législateur dont, à mes yeux, la nature affirme avec évidence qu'il dirige ce développement avec ordre et bonté. La moralité est sanctionnée par des forces organiques qui travaillent inconsciemment, je le suppose, en vue d'un but, mais sans que cela implique responsabilité envers un maître ou un juge. Il ne suppose pas que la moralité postule, comme le voulait Kant au nom de la raison pratique, l'existence d'un monde à venir et d'un jour du jugement. Si je comprends bien les choses, la morale n'exige pas et ne commande pas que la vertu soit volontaire. Ce système ne donne pas à l'amour et à la vertu la place que ces

vertus doivent tenir dans toute bonne conduite, et que je crois devoir être la première. Il déclare que la moralité est ce qui procure le bonheur, mais il ne fournit pas à l'homme de motif obligatoire, du genre de ceux par lesquels la conscience intuitive l'amène à sentir qu'il doit travailler au bien-être de ses semblables.

Notre nouvelle morale supprime ainsi plusieurs des motifs qu'alléguait l'ancienne morale. Et elle ne les remplace pas par d'autres motifs qui puissent diriger, dans la joie et dans la douleur, au sein de la prospérité comme de l'adversité, à l'heure de la tentation et à celle de la mort, l'humanité tout entière. Je conçois que certaines personnes qui se sont rendues maîtresses de la théorie du développement, et qui ont en elle une foi enthousiaste, puissent être portées par elle à une grande activité; elles comprennent qu'en agissant elles rentrent dans l'évolution de la nature entière. Mais quel motif à faire le bien et à fuir le mal le paysan, le laboureur, le jeune homme ou la jeune fille y trouveront-ils? Et quelle conduite devons-nous tenir à l'égard de ces jeunes gens au seuil de la vie, qui lisent dans des publications scientifiques et dans des journaux que les vieilles sanctions de la morale sont complètement ruinées? Que devons-nous faire pour eux, et que doivent ils faire eux-mêmes lorsqu'ils se trouvent dans cette période de transition que M. Spencer reconnaît être si dangereuse? Lisez, dira-t-on peut-être, les ouvrages de Spencer et pénétrez-vous de son système. Mais c'est là ce que ne peuvent pas faire et ne feront pas la grande majorité des hommes; et quand ils le feraient, ces ouvrages auraient-ils la vertu de les intéresser ou de les émouvoir? Notre auteur ne croit pas que « ses conclusions doivent rencontrer beaucoup de faveur. » Je pense que le déluge de feu viendra avant qu'elles soient universellement acceptées. Dans ces circonstances, et tant que nous ne possédons pas de nouveaux fondements sur lesquels nous puissions tous nous appuyer, il est sage certainement de continuer à s'appuyer sur les fondations anciennes, sur la conscience, ce moniteur intérieur dont Dieu nous garantit la fidélité.

*Traduit par H. A. G.*

JAMES MC COSH DD. LL. D.
*Princeton Review.*